

Choses en soi et vérités absolues

Brice Halimi

Colloque *Choses en soi*, 17 novembre 2016

Deux enjeux

On peut distinguer deux enjeux à propos des choses en soi :

- ▶ ce qui existe pour moi est-il ce qui existe en soi ? (réalisme des objets)
- ▶ ce qui est vrai pour moi est-il vrai en soi ? (réalisme des vérités)

Thèses

1. Ces deux questions sont complètement distinctes.
2. Les vérités en soi (les vérités absolues) peuvent ne pas être des vérités à propos de choses en soi (= d'objets en soi).
3. Ces vérités en soi qui ne sont pas des vérités à propos de choses en soi, ces vérités absolues, ce sont notamment les vérités mathématiques.

Choses *en soi* et choses en soi

La possibilité même de faire référence aux choses *en soi* en général **ne va pas de soi**, car la possibilité de faire référence aux « choses en soi *en général* » **ne va pas de soi**.

Le problème posé par la visée des choses en soi est d'abord qu'une telle visée ne garantit pas par elle-même la possibilité de parler de « toutes choses ».

(Par contraste : Kant dégage les formes de l'expérience possible comme formes de totalisation de tous les phénomènes, c'est là l'avantage de l'idéalisme).

Si l'ontologie est la théorie de toutes choses en général, la logique est la théorie de ce qui rend possible de parler de toutes choses en général.

G. Lebrun, *Kant et la fin de la métaphysique* :

Les métaphysiciens n'ont jamais pris – à proprement parler – le droit de décider sur les « choses en général ». Ce droit exorbitant leur semblait aller de soi, puisqu'ils faisaient crédit à une « ontologie qui était toujours demeurée à son insu dans le champ de la logique » [...] et qui tirait de là son apparence d'« universitas ». C'est de cette naïveté que leur mauvaise foi s'alimente : fascinés par la logique, ils consolidaient l'apparence d'objectivité qu'engendre celle-ci. (p. 95)

Réalité et universalité

L'assurance de pouvoir référer à **toutes choses en général** et celle de pouvoir accéder aux **choses en soi** sont deux présupposés solidaires l'un de l'autre.

Le problème n'est pas tant d'accéder aux choses en elles-mêmes, que d'explicitier les moyens sur lesquels est gagée la visée de « toutes choses en général ».

Le problème des choses en soi n'est pas tellement qu'un biais puisse être nécessaire pour accéder aux choses (problème métaphysique de la réalité en soi), mais plutôt qu'un biais soit nécessaire pour les considérer *dans leur totalité* (problème logique de la généralité absolue).

Les réalistes contemporains « n'ont jamais *pris* – à proprement parler – le droit de décider sur les “choses en général”. Ce droit exorbitant leur semblait aller de soi. »

La critique de Kant reste en deçà de la critique par Kant de l'emploi irréfléchi de formes supposées données de constitution d'une théorie de portée universelle.

Pour revenir à la distinction de départ, on peut distinguer deux questions :

- ▶ ce que je totalise comme domaine d'objets est-il en soi un domaine total ?
- ▶ ce qui est impensable par moi est-il impossible en soi ?

Autrement dit, on peut opposer :

- ▶ d'une part, un réalisme de l'universel à un relativisme de l'universel ;
- ▶ d'autre part, un réalisme du nécessaire à un relativisme du nécessaire.

Choses en soi et mathématiques

Revenons au commentaire de Lebrun.

Les mathématiques sont le lieu par excellence où des dispositifs de généralité sont élaborés et réfléchis.

C'est la raison de l'association traditionnelle de la logique et des mathématiques.

Cette thématization de la généralité au sein des mathématiques est liée au fait que les mathématiques emploient un langage symbolique.

Mais la nature symbolique des mathématiques montre en même temps **que les objets mathématiques ne sont jamais des choses en soi** : une structure mathématique est à chaque fois étudiée suivant une certaine **présentation symbolique**.

Exemple

Exemple paradigmatique de la « présentation d'un groupe par générateurs et relations ».

Le groupe cyclique $\mathbb{Z}/5\mathbb{Z} = \{\bar{0}, \bar{1}, \bar{2}, \bar{3}, \bar{4}\}$ a pour « présentation » l'écriture schématique suivante :

$$[a | a^5 = 1]$$

qui montre que $\mathbb{Z}/5\mathbb{Z}$ peut être identifié à l'ensemble des concaténations de la lettre a modulo le fait que toute concaténation de longueur 5 est éliminable.

$[a | a^5 = 1]$ est le groupe $\mathbb{Z}/5\mathbb{Z}$. Ce n'est ni une simple suite de symboles, ni le nom d'un objet transcendant.

Les objets mathématiques comme phénomènes

Le raisonnement mathématique n'a jamais affaire à une structure qui serait saisie « telle quelle ».

Les objets mathématiques ne sont pas des choses en soi, mais se trouvent toujours mis en jeu suivant une certaine présentation.

Un objet mathématique n'est rien d'autre que l'ensemble de ses présentations possibles, supplémenté par la preuve que ses présentations sont équivalentes les unes aux autres. Les mathématiques ont affaire à des phénomènes, mais sans chose en soi correspondante : une présentation n'est pas une donation.

Le système de toutes les présentations possibles d'un objet mathématique n'est pas plus totalisable que dans le cas du phénomène (le platoniste est celui qui veut clôturer trop tôt la série, le formaliste celui qui veut ne jamais la clôturer).

Vérités absolues et logique

La **préséance de la logique** (comme « première de toutes les théories ») est liée à la portée maximale qui lui est reconnue. Mais cette portée peut être restituée de manières différentes :

- ▶ soit par le fait que nous ne pouvons penser sans nous conformer aux lois de la logique,
- ▶ soit par le fait que les principes logiques sont des vérités absolues (portant sur une réalité absolue).

Kant

La logique (formelle) est maximalelement générale non pas parce qu'elle porterait sur un domaine plus vaste que celui de la logique transcendantale, mais parce que :

[...] si nous réfléchissons seulement à l'usage de l'entendement en général, nous découvrons ces règles qui sont absolument nécessaires à tous égards, et sans considération des objets particuliers de la pensée, puisque sans elles nous ne pourrions pas penser du tout.

(Logique, Introduction, I, Ak. IX, 12)

Frege

La logique est maximale générale non pas parce qu'elle énonce des « lois » pour la pensée, mais parce que les vérités logiques sont vraies sans absolument aucune restriction :

Les lois arithmétiques gouvernent le domaine du nombrable. C'est le plus vaste. Il inclut non seulement le réel, non seulement l'intuitif, mais tout le pensable. Ne faut-il pas de même que les lois des nombres aient un lien très intime avec celles de la pensée ?

(Fondements de l'arithmétique, §14)

Pour Kant, les vérités logiques constituent moins des vérités qu'un « canon ».

Pour Frege, une pensée logiquement vraie est une pensée logique vraie.

Tension, chez Frege, entre l'idée que la fausseté des lois logiques est absolument exclue, et l'exigence de faire des lois logiques des vérités au sens ordinaire (idée de la logique comme science).

Cette tension se résout chez Frege ainsi : **une pensée absolument vraie est une pensée vraie à propos d'objets absolus**, c'est-à-dire à propos d'objets indépendants à la fois de toute condition empirique et de toute forme subjective de connaissance.

Cette conception de Frege est liée à une certaine idée des objets mathématiques (et notamment des nombres).

Contrepied

Si les vérités logiques ne sont pas des vérités absolues, alors c'est qu'elles doivent porter, non sur des choses en soi, mais sur des formes qui ne sont en rien en soi, et qui au contraire ne font qu'explicitier la structure du monde tel que nous l'articulons. Ce diagnostic n'est que l'envers de la conception frégréenne.

Charles Travis, "What Laws of Logic Say" (chap. 1 de *Objectivity and the Parochial*) : les formes logiques ne sont pas des formes en soi, car la structure d'une pensée est à chaque fois relative au mode de structuration de l'expression propositionnelle de l'état de choses correspondant à cette pensée.

C. Travis, *Les liaisons ordinaires* :

Frege est célèbre pour avoir souligné que les lois de la logique ne dépendent en aucune façon de nous. Elles ne sont en aucun cas rendues ce qu'elles sont par des faits relevant de la psychologie humaine. Cela dérive d'une conception plus générale : exception faite de la dépendance qu'une loi logique peut entretenir vis-à-vis d'autres lois logiques, les lois logiques ne dépendent de rien du tout pour être valables. (p. 118) Pour autant que nous regardons la logique comme portant de toute façon sur le monde – c'est-à-dire sur la signification factive –, [...] nous devons maintenant rejeter cette conception frégréenne. (pp. 119-120)

La première thèse. L'indépendance des deux questions

	Objets en soi	Objets relatifs
Vérités absolues	Frege	<i>Tractatus</i>
Vérités relatives	Travis	Kant

(À propos du *Tractatus* : les propositions élémentaires ne sont pas des propositions portant sur des objets simples identifiables. Le sens d'une proposition n'est pas dérivable d'une analyse de ses constituants.)

Objection

Recension du livre de I. Thomas-Fogiel par É. Bimbenet : **le réalisme de Travis n'en est pas vraiment un**, car il est un réalisme de l'expérience, du donné, plutôt qu'un véritable réalisme des choses en soi.

Réponse de J. Benoist (*Éléments de philosophie réaliste, Logique du phénomène* : la réalité des choses n'est pas un donné, ni une manifestation, ni même un apparaître.

Parler de « phénomène », c'est envisager une réalité sensible suivant une norme, celle qui permet de juger en quoi cette réalité manifeste correctement quelque chose. Cette norme, ce « format de description », n'est pas interne au phénomène lui-même, **ce qui veut précisément dire que le phénomène est en lui-même de la réalité, et non pas une simple manifestation de réalité.**

La deuxième thèse. La priorité des vérités absolues

L'une des vertus du réalisme spéculatif de Q. Meillassoux est de souligner **que l'absoluité des vérités prime sur l'absoluité des choses.**

Il s'agit (*Après la finitude*, p. 47) de

« dégager un absolu qui ne soit aucun étant absolu ».

Cependant, le « principe de factualité » que Meillassoux met en avant met l'accent **moins sur les propositions que sur les choses** : la contingence absolue de toute chose est moins l'absolu d'une vérité que l'absolu d'une « propriété » (p. 72).

Surtout, le principe de factualité ne permet pas de dériver le principe de contradiction, et encore moins toutes les vérités absolues.

En effet, on peut bien en déduire un principe de non-contrariété :

Aucun étant ne peut posséder à la fois une propriété et la propriété contraire.

Toutefois, toutes les propositions ne sont pas de forme prédicative. Le principe de contradiction est beaucoup plus fort que le principe de non-contrariété, sauf à faire des états de choses (contenus propositionnels) eux-mêmes des « étants » —mais alors le principe de factualité lui-même devient l'affirmation de la nécessité absolue d'un « étant », à savoir le fait que toute chose soit contingente.

La troisième thèse. L'absoluité des vérités mathématiques

Précisément parce que la pensée se les présente à elle-même, les objets mathématiques ne subsistent pas en soi, indépendamment du fait que nous les pensions ou pas. (Pour la même raison, ils ne sont pas non plus des phénomènes, au sens où la pensée rencontrait quelque chose.)

Ils n'en sont pas moins l'objet de vérités absolues :

- ▶ parce que l'introduction de ces objets est soumise à une condition de démonstration d'équivalence ;
- ▶ parce que ces vérités sont démontrées conformément à des principes logiques.

Les vérités mathématiques ne sont pas séparées à la seule condition de porter sur des objets séparés. C'est tout le contraire : c'est parce que les objets mathématiques ne sont pas des objets « en soi » que les vérités mathématiques sont des vérités absolues.

L'absoluité des vérités mathématiques (bis)

Si les principes logiques sont des lois (\simeq Frege), alors il est pensable que l'impensable soit possible.

S'ils sont des formes (\simeq Kant), alors il est possible que le possible soit impensable.

Mais les principes logiques ne sont ni des lois ni des formes.

Il n'existe pas de « domaine du pensable ». On ne doit pas parler du *pensable* comme on parle du *visible*. Sinon, on pourra dire que la réalité en soi peut ne pas être conforme aux formes ou lois du pensable, or cela revient à poser au moins la possibilité de devoir penser sans se conformer aux principes logiques, ce qui est incohérent.

Les vérités mathématiques sont dès lors **absolues** :

- ▶ parce qu'il n'existe aucune **objectivité externe** donnée à laquelle les comparer ;
- ▶ parce que les principes logiques du raisonnement ne sont pas **relativisables en tant que constitutifs d'un « cadre »**.

Troisième voie

Avec Kant, les vérités logiques ne sont **pas assez absolues** (sans elles « nous ne pourrions pas penser du tout »).

Avec Frege, les vérités logiques sont **trop absolues** (elle sont gagées sur une objectivité absolue).

Le **réalisme du vrai** rejette l'idée que les objets mathématiques sont les formes du réel comme l'idée que les principes logiques sont les formes de la pensée. C'est un réalisme qui se serait dépris de l'obsession pour le réel.

Retour pour finir aux deux questions :

- ▶ ce que je totalise comme domaine d'objets est-il en soi un domaine total ?
- ▶ ce qui est impensable par moi est-il impossible en soi ?

Le premier problème est une vraie question (selon quel biais pose-t-on une totalité de choses en général ?) mais n'est pas un vrai enjeu (il n'y a pas de biais absolu). Le second problème est un vrai enjeu (suis-je enfermé dans ma pensée, etc. ?) mais n'est pas une vraie question (elle est mal posée).